



COMBAT DE TAUREAUX

Par Henryk Sienkiewicz

(Adaptation Pierre Luguet)

C'EST dimanche ! De grands poteaux de bois supportent depuis plusieurs jours des affiches multicolores dans la Puerta del Sol, la calle Alcalá et les rues les plus animées de la ville, annonçant aux habitants qu'aujourd'hui, "si el tiempo lo permite", (si le temps le permet), auront lieu aux arènes de brillantes courses de taureaux où apparaîtront les célèbres "espadas" Cara Ancha Lagartijo et Frascuelo.

Le temps permet; tout est bien. Il a plu le matin, mais vers dix heures le vent a dispersé les nuages et les a chassés dans la direction de l'Escorial. A présent, le vent lui-même a cessé; le ciel est d'un bleu intense aussi loin que la vue puisse porter, et un vif soleil luit—un soleil madrilène, qui non seulement chauffe, non seulement brûle, mais mord.

Le mouvement augmente dans la cité; les visages portent l'expression d'une puissante satisfaction.

Deux heures !

La place de la Puerta del Sol se vide lentement; les groupes s'avancent par la calle Alcalá, vers le Prado. Un fleuve de voitures coule au centre de la masse populaire; il coule d'un mouvement long et irrégulier; la foule est très épaisse entre les murailles des maisons et les roues qu'elle frôle au passage. La police, montée sur des chevaux blancs, en uniformes voyants et en tricornes, maintient l'ordre.

C'est dimanche, assurément, et c'est un après-midi de dimanche: les toilettes ont

été soigneusement faites; les vêtements sont ceux des jours de fête. Il est évident aussi que la ville se rend à quelque spectacle curieux. Malheureusement la multitude est unicolore; on n'y voit pas le costume national—veste courte, mouchoirs jaunes "à la contrabandista" dont une corne pend sur l'épaule, chapeaux ronds de Biscaye, ceintures catalanes où passe un bout de poignard.

Ce costume existe encore dans le voisinage de Grenade, de Séville ou de Cordoue, mais à Madrid, et spécialement les jours de fête, c'est le vêtement cosmopolite qui prédomine. On découvre cependant encore le peigne haut et la mantille noire sous laquelle brillent deux yeux plus noirs encore.

En général les visages sont sombres, les regards vifs, les parlers sonores. Le geste n'est pas aussi passionné qu'en Italie, où un homme ne peut rire sans se tortiller comme un serpent ou se mettre en colère sans mordre le fond de son chapeau, mais il est encore énergique et caractéristique. Les traits sont profondément modelés et l'œil est résolu. On sent que même dans le plaisir ce peuple garde son caractère spécial et bien défini. Cependant c'est une nation qui, pendant la semaine, se montre pleine de calme, nonchalante, sobre de paroles et recueillie. Le dimanche lui rend la vie avec l'espoir d'un spectacle sanglant.

Mais traversons le Prado et entrons dans l'avenue qui conduit aux arènes. La